

Deux écrivains de langue allemande au festival d'automne à Paris

Louise Lahaye

Number 51, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaye, L. (1989). Deux écrivains de langue allemande au festival d'automne à Paris. *Jeu*, (51), 64–66.

deux écrivains de langue allemande au festival d'automne à paris

Cet automne, durant le Festival d'automne, on a pu voir deux pièces écrites par des auteurs de langue allemande : *le Faiseur de théâtre*, de l'auteur autrichien Thomas Bernhard (bien qu'il crie sur tous les toits sa haine de l'Autriche, il y vit toujours...) et *Par les villages* de Peter Handke, lui aussi né en Autriche quoique souvent considéré comme un Allemand, car il a longtemps vécu en Allemagne.

Le Faiseur de théâtre raconte la venue dans un village de la tournée entreprise par Bruscon et sa famille. On assiste ainsi à la préparation de la représentation qu'ils doivent donner en soirée d'une pièce dont il est l'auteur et le principal comédien et qui, à l'entendre, est le chef-d'oeuvre du siècle, comme lui en est d'ailleurs le plus grand interprète... Débarqué dans un hôtel minable et poussiéreux — dont il lui faut en plus louer la grande salle pour donner sa représentation! —, le faiseur mènera tout le monde à la baguette jusqu'à cette fameuse représentation qui n'aura évidemment pas lieu à cause d'un orage, et c'est tant mieux, car il n'y a personne dans la salle...

On a droit à tous les clichés du grand acteur incompris qui finit tristement sa vie en tournée en province. Je vous les épargne : songez à qui, pour vous, colle à ce modèle, et vous entendrez toutes les phrases « creuses » du bonhomme, des caprices et petits maux (notre faiseur doit absolument manger un bouillon à l'omelette avant de jouer, sinon...) aux narrations « interminables » de ses performances antérieures qui, à l'entendre, furent toutes autant de triomphes...

La production a rempli la grande salle du Théâtre de la Ville où elle était présentée pendant tout un mois dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent. Cet humour caustique, grinçant, qui fait qu'on présente sur une grande scène tous les travers d'une profession qui se croit exceptionnelle, a su plaire et trouver son public. Il faut dire que la performance de Bernard Freyd dans le rôle de Bruscon était éblouissante. Tour à tour clown blanc, père cruel ou maître acharné, malade imaginaire et metteur en scène dictatorial, il occupait le plateau de manière écrasante, les autres personnages ne vivant que dans les interstices qu'il leur laissait à l'occasion. Le reste de la distribution se prête d'ailleurs avec toute l'humilité nécessaire à ce jeu cruel, les personnages vivant emmurés dans un silence craintif : seule madame se permet de tousser sans arrêt, la fille, le fils, l'hôtelier et sa famille ne disant presque rien.

Personnellement, je suis restée sur ma faim. Certes, je souris, et m'amuse quand on me présente un tel personnage (moi aussi, dans ma galerie de souvenirs, j'ai pareil monstre!), mais tout le long de la représentation je me suis demandé de quoi il était vraiment question... Pourquoi, sur une grande scène, présenter les travers des petites gens de théâtre? Pourquoi montrer au public,

toujours friand de l'envers du décor, de si caractériels «chefs d'orchestre»? Si encore Bruscon avait eu du talent ou de la grandeur... Mais notre faiseur est minable. Il est donc bien évident qu'il n'a pas le droit d'être tyrannique... Mais s'il avait eu du génie? Là, la question aurait été pertinente. Surtout quand on sait le poids de la fonction du metteur en scène en France! Mais, à mon avis, la production française du texte de Bernhard se contente de sourire et de se moquer, alors qu'il y aurait eu beaucoup plus à dire et à montrer. Il ne suffit pas que le public dans la pièce boude l'invitation au spectacle du faiseur, et ce devant une salle comble, pour que la critique d'un tel type de comportement ait lieu.

Quant à *Par les villages* de Peter Handke, ce texte est, selon la formule de l'auteur, un (long) poème dramatique. Entendre par là que chacun des personnages s'exprime et s'expose par le monologue, souvent très long: de vingt à trente minutes! Déjà très difficile car très ingrate pour le spectateur, la forme a été décuplée dans son «ingratitude» par la mise en scène de Jean-Claude Fall (l'actuel directeur du Théâtre de la Bastille où la pièce était présentée), qui a confié les personnages à de très jeunes acteurs qui, malgré beaucoup de bonne volonté, n'arrivent pas à décoller, donc à s'éloigner de l'audition de finissants d'école.

Par les villages raconte le retour à son village natal de Gregor, devenu écrivain. Il est venu régler une question d'héritage: la maison familiale dont, en tant qu'aîné, il est responsable, est habitée par Hans, son frère, qui veut maintenant l'hypothéquer pour permettre à leur soeur Sophie d'avoir son commerce et de devenir autonome. On va donc assister à un règlement de comptes entre Gregor, sa famille et le village (dont une vieille et l'intendante du chantier se feront les porte-parole).

Le choix du monologue permet à ce nouvel emblème («famille quand tu nous tiens») de s'éloigner du drame réaliste. Chacun à tour de rôle peut exprimer ce qu'il est, ce qu'il veut et dire aussi clairement ce qui sous-tend ses actes, car jamais, malgré l'affrontement qui les fait tous rugir, n'a lieu de véritable face à face où les mots servent d'armes directes pour faire mal, voire tuer. Malgré le fait que la production ne convainc pas, il y a des moments (entre autres avec Hans) où l'on a vraiment le sentiment d'entrer dans la tête des protagonistes, donc de suivre de près le drame qui se joue. Alors, bien que tentée au début de la représentation de trouver ce texte anti-théâtral au possible, j'ai fini par acquiescer: il n'y a en effet qu'au théâtre que l'on peut prendre cette parole... Malgré tout, le texte demeure très problématique dans sa forme et dans son sens. Entre autres, et pour commencer, il pourrait être au moins plus court sans que ce soit indécent de facilité...

La production était elle aussi présentée tout un mois par le Théâtre de la Ville, mais cette fois dans la plus petite salle du Théâtre de la Bastille. Et elle était exactement tout ce qui caractérise un certain parisianisme qui fait fuir les Québécois (à raison à mon avis): statisme de la mise en scène, voix faussée des comédiens qui rend le texte encore plus difficile à entendre et à comprendre, éclairages froids et sophistiqués où les comédiens sont très souvent dans l'ombre, décor/toile de fond ayant sûrement coûté une fortune mais où aucun des personnages ne peut prendre appui, objets complètement absents, bande sonore agaçante tant elle aussi s'éloigne de l'émotion: *name it, you've got it!*... Le metteur en scène a tellement voulu ne pas faire de démagogie (je suppose) qu'il est permis de se demander s'il a même seulement voulu communiquer avec un public! Or si la salle s'est vidée, il est tout de même resté 50% des spectateurs. Et de ces masochistes, je suis sûrement la reine. En effet, j'avais déjà vu le spectacle à Chaillot il y a cinq ans, dans une mise en scène de Claude Régy. L'équipe était composée d'acteurs illustres, mais le spectacle avait eu sur moi le même effet soporifique, quoique la production ait eu plus de tenue. Je ne saurai donc pas encore si le monologue qui permettrait de dire (enfin?)

ce qui se passe dans la tête des personnages de théâtre est une forme acceptable. Cependant, je l'avoue tout net : la prochaine fois que je verrai *Par les villages* à l'affiche d'un théâtre, je traverserai la rue.

louise lahaye

janvier 1989

des auteurs dramatiques français actuels

«la nuit tous les chats» de jean-claude grumberg

Un homme dans la quarantaine (magnifiquement interprété par Maurice Bénichou) raconte l'agression dont il a été victime : un soir, dans une banlieue parisienne, revenant du café turc où il est allé s'acheter des cigarettes, il se fait tomber dessus et bien tabasser par des *running shoes*, seule image qu'il conserve de ses agresseurs. Sa moustache lui donnant un air turc, en tout cas «bougnoule», il conclut à l'attentat raciste... Il essaie alors de se sortir de la crise où cette mésaventure l'a plongé en se racontant — comme le lui a suggéré un médecin — et en faisant du sport — comme le lui a suggéré l'inspecteur de police chargé de l'affaire. Bien sûr, il émaille le tout d'anecdotes sur sa vie familiale, conjugale et professionnelle (il est comédien, il vit surtout de post-synchro). Évidemment, le tout n'est pas très reluisant...

On se dit longtemps : voilà un autre de ces textes écrits pour dénoncer le racisme mais, avant tout, pour donner bonne conscience à celui qui l'a écrit et à toute la profession, car on sait tous très bien, dorénavant, qu'il ne sera jamais présenté devant ceux et celles qu'il met en cause... On se dit encore : voilà une injuste victime du racisme ordinaire qui comprend par l'intérieur, dans sa peau de mâle blanc, le lot quotidien de tous les travailleurs immigrés exploités. Et on n'est pas loin de désespérer du théâtre réaliste... Mais voilà : même si la partie qui traite de tout cela est la plus longue, l'auteur nous entraîne beaucoup plus loin qu'on ne l'a d'abord prévu.

Cherchant à exorciser ce qui lui est arrivé, l'homme, sans trop savoir pourquoi, retourne sans arrêt à la salle de gym que lui a conseillée l'inspecteur. Donc, il se muscle vraiment, ensuite il se fait copain avec le flic et Loulou, le responsable de la salle en question. Et, un soir, après un repas entre hommes, ils partent faire un tour dans la banlieue. On se dit qu'ils vont sûrement aller tabasser du bougnoule et que notre petit mâle blanc va y participer à cause de son trop fort désir d'exorciser son propre passage à tabac, et qu'il va même y prendre plaisir. On se dit : assistera-t-on à une autre autopsie de la manière dont on devient raciste ? Eh bien non plus ! Ils vont finalement coincer un des gars à *running shoes*, ce qui prouve déjà que la police en sait plus qu'elle ne le laisse entendre. L'homme dira de ce jeune homme, blanc il va sans dire, qu'il ne sait pas baisser les yeux, même quand ça pourrait lui sauver la peau ! Et il va le frapper : un seul coup porté dru qui va mettre l'autre K.-O., lui laissera la main meurtrie et ne lui procurera pas non plus de plaisir, mais encore davantage d'ennuis. À ce moment-là, nous plongeons nous aussi dans l'univers de la violence ordinaire.

La mise en scène de Jean-Pierre Vincent est très sobre. Le comédien joue sur le mode naturaliste